L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLÉANS
DIMANCHE, 4 NOVEBRE 1894.

A BERLIN !

A berlin ! disons-nous cette fois, M. l'Editeur.

Heureusement nous n'y sommes pas, et si nous y étions, il faudrait certainement parler autrement que nous avons l'intention de le faire, ou bien garder un silence prudent. On ne parle guère librement à l'ombre des couronnes impériales, et ceux qui prétendraient que l'Amérique n'a rien de bon et que les Etats-Unis eux-mêmes sont un détestable pays de parole, de presse et de liberté, seraient incontestablement des hommes ignorants, injustes ou ingrats.

Au reste, nous n'avons l'intention d'insulter personne, et l'injure n'est jamais un argument.

—Mais la vérité, qui n'est pas toujours bonne à dire, ne peut pas se dire partout.

Qui donc, après tout, peut se vanter de la posséder plus qu'un autre, et ne sommes-nous pas tous tenus, quand nous parlons des hommes et des choses, à faire preuve de mesure, de règle et surtout de conscience ?

Mais s'il nous faut, à l'heure actuelle, par droit et même par devoir de journaliste, aller à Berlin, pays de Guillaume II, roi de Prusse et empereur d'Allemagne, c'est que Guillaume II vient d'y faire son ménage d'une façon très inattendue, bien qu'impériale et expéditive.

Sans demander si cela pouvait convenir à ses amis, à ses généraux et à son peuple, mais parce qu'il est le roi, l'empereur et le maître, Guillaume II a tout simplement prié le chancelier Von Caprivi de donner sa démission. Prier, dans ce cas, signifie tout naturellement ordonner.

Mais pourquoi ? s'est-on demandé de tous les côtés

Car nous avons la misérable manie, tous tant que nous sommes, avec une déplorable curiosité naturelle à l'esprit humain, de demander le pourquoi de toute chose et de tout événement. Il nous faut savoir la cause de ce qui arrive. Nous ne dormons point si nous ne la trouvons pas, et si nous ne la trouvons pas, nous l'inventons. Mais nous ne sommes satisfaits que lorsque nous avons trouvé, inventé ou découvert ce qui n'était pas.

Mais est-il bien nécessaire, dans la circonstance, de demander le pourquoi du renversement ou de la démission forcée du chancelier Von Caprivi et de le trouver dans une obéissance douteuse, dans un servilisme insuffisant ou dans une velléité d'opinion personnelle ? Pensez-vous, comme on l'a dit, qu'il faille attribuer le mécontentement de l'empereur aux sympathies de son chancelier pour les damnés socialistes dont l'Allemagne à cette heure est plus peuplée que jamais, paraît-il ?

Guillaume II a tout simplement agi ainsi parce que c'était son bon plaisir et sa volonté.

S'il est de ceux qui agissent par un motif quelconque, bon ou mauvais, raisonnable ou insensé, il est également de ceux qui ne rendent de comptes à personne et qui sont dispensés d'en rendre à qui que ce soit. Leur bon plaisir est suprême, leur volonté ne peut pas être discutée, et leurs ordres sont absolument impératifs. Un empereur est un maître, et tous ses sujets, depuis l'humble laboureur qui creuse son pénible sillon jusqu'au grand chancelier qui est le second de l'empire, lui doivent obéissance entière, absolue et irraisonnable. Ils sont sujets, non citoyens. Ils ne possèdent que les droits ou les faveurs que leur concède ou que leur accorde le maître. Et cela, paraît-il, s'exerce beaucoup mieux que les démocraties bruyantes, remuantes, parlantes et parlementaires, où l'autorité n'est jamais certaine et flotte dans une agitation constante et perpétuelle, au caprice de tous les esprits et au souffle furieux de toutes les passions humaines.

Et pourquoi Guillaume, mécontent de son chancelier Caprivi, ne l'aurait il pas prié fort poliment de se retirer, et devait-il s'embarrasser plus longtemps d'un serviteur qui le gênait, qui ne lui plaisait plus ou qui lui déplaisait.

On n'est pas empereur pour rien, et surtout empereur actif, agissant, puissant, jaloux de son pouvoir, voulant tout savoir, tout voir, tout faire, tout diriger, tout contrôler et toujours être obéi.

Car il faut, ami ou ennemi, rendre justice à Guillaume II, si ses actes n'ont pas toujours pour bien raisonnables, si ses paroles ont souvent eu un caractère d'autorité, de despotisme ou d'autocratie qui nous semble parfois singulièrement étrange, et qui ne s'accommode guère des « républicains et des démocrates, il faut certainement avouer que ce souverain, si extraordinaire à notre époque, est un homme possédé d'un esprit peu commun et d'une étonnante et prodigieuse activité. Il y a en lui un besoin d'action que peu d'hommes ont au même degré. L'imbécillité et l'inaction le tueraient. Il faut qu'il marche, qu'il fasse, qu'il donne signe de vie. Sa pensée ne dort jamais et n'est jamais immobile. Cette pensée, du reste, va à tout, touche à tout, s'occupe de tout, et l'universalité paraît être son domaine. Art militaire, science de gouvernement, politique, diplomatie, lettres, poésie, théologie, musique, architecture, peinture et éloquence, tout lui convient. Il a été un instant socialiste, mais socialiste autoritaire. Son opéra, dit-on, sera un chef-d'œuvre. On sait qu'il parle éloquemment. Il est grand chasseur, hardi pêcheur, marin et théologien. Son grand père, du reste, était un piétiste, et il convient que les empereurs actuels d'Allemagne fassent quelque peu oublier les rois de Prusse, surtout Frédéric II, qui fut un mécréant et un athée. L'Allemagne n'est elle pas la grande patrie du protestantisme, et si le protestantisme allemand, qu'il ne faut pas confondre avec les autres, consacre l'empire dans la famille des Hohenzollern, cet empire ne sera-t-il pas plus solide et plus durable avec la Prusse qu'il ne l'était avec l'Autriche Catholique ? Et Guillaume II le sait bien. Car Guillaume n'est pas aussi fou qu'on veut le dire et qu'on le dit parfois.

Mais il entend être le maître.

Il l'a bien prouvé.

Car s'il peut aujourd'hui, sans qu'il y ait crise, danger ou même le moindre murmure, changer le chancelier de l'empire et substituer le prince Hohenlohe au comte Caprivi, ne pouvait-il pas hier, avec une légèreté pareille, ne pas n'était ni sans audace ni sans grandeur, et qui révélait absolument l'homme et le maître, se débarrasser de Bismarck, qui était bien une autre individualité et une autre puissance que le comte Von Caprivi ? Car Guillaume, alors, était au tout jeune homme et un empereur de quelques jours. Il ne portait pas la couronne impériale depuis longtemps. Et Bismarck, l'homme d'Etat, le puissant esprit, la volonté de fer, l'un des créateurs, pour ne pas dire le créateur de l'empire d'Allemagne, celui que Guillaume I écoutait comme un élève écoute son maître, et auquel il obéissait avec une docilité respectueuse, était certainement un géant à côté de Guillaume actuel. Il avait toute la popularité allemande d'un homme qui vient de faire une grande chose et la Vaterland nouveau l'admirait et l'acclamait patriotiquement. Il devait être chancelier jusqu'à son dernier jour, aussi grand et même plus grand en Allemagne que Richelieu ne l'était en France. Qui donc aurait osé le déplacer ? N'était-il pas le génie de l'Allemagne nouvelle, unifiée et fière de son triomphe ! Ne possédait-il pas encore, avec l'esprit de l'empire si gloriusement créé, toute la force de son intelligence, de sa volonté et de ses facultés viriles ? Et un tel génie, après avoir valu par les armes, comment l'on gouverne les hommes, comment on consolide un empire naissant, comment l'on noue et l'on forme des alliances qui garantissent la paix nécessaire et vous permettent de consacrer avec le temps les conquêtes que la civilisation moderne autorise encore ? La triple Alliance, qu'on croyait agressive, mais qui n'était que pacifique, puisque l'Allemagne n'avait rien à conquérir pour l'heure, n'était-elle pas l'œuvre de génie de Bismarck ; et d'ailleurs la Russie n'en était détachée, parce que l'homme le plus habile ne meut pas toujours avec succès la jeune et fervente Italie n'avait-elle pas pris complaisamment sa place ? En vérité, Bismarck était indispensable. Il était aussi chancelier que l'empereur était empereur. On croyait que sa mort, au deuil pour l'Allemagne, serait un deuil pour l'empire, et il ne pouvait venir à la pensée de personne que Bismark pût être et dut être remplacé, surtout de son vivant.

Mais le chancelier Bismark, habitué à l'obéissance du vieux Guillaume, n'ayant point été contrarié par le Frédéric de quelques jours, voyant dans Guillaume II un tout jeune empereur inexpérimenté, ayant besoin de conseils et de direction, ce qu'il croyait docile et non jaloux d'une autorité unique et absolue, trouva le moyen de mécontenter son maître. Il y avait trop d'autorité personnelle dans ces allures et dans ces habitudes. Le chancelier de fer n'était pas seul au monde. Pouvait-il supposer que le petit-fils de son vieil empereur, tout fier de son titre et se devant en voir que le cette brillant, était signer autre chose que l'un forme, le conseil

THEATRES.

Opéra Français.—Il est plus de 11 heures. Nous sortons de la représentation d'ouverture de l'Opéra Français et nous donnons à la hâte nos premières impressions sur une pièce complètement inconnue ici et que nous venons d'entendre pour la première fois. Commençons par féliciter le directeur M Dupuis des efforts qu'il a faits pour éclairer convenablement la rue Bourbon, de Canal au théâtre. Désormais, on peut s'aventurer dans ce lieu, sans risque d'accident. Dix-neuf lampes électriques jettent sur ce parcours une lumière qui faisait trop défaut, les années précédentes.

Mais parlons de "Werther," qui est, ce soir, le véritable objet de notre critique.

Occupons-nous d'abord de l'œuvre en elle-même. Comme nous l'avons déjà dit hier, nous n'aimatons plus ici à une série de solos, de duos, de trios, comme dans les opéras de l'ancienne école, celle de Verdi, par exemple, de Meyerbeer, de Rossini, de Bellini et même de Mozart où le chant primait l'orchestre, où la mélodie coulait à pleins bords. Dans les œuvres de l'école nouvelle, c'est l'orchestre qui prime la voix. Presque tout le drame se passe dans l'orchestre.

Il y a là à résoudre une très grave question d'esthétique qu'aujourd'hui nous n'avons pas le temps de traiter. Nous nous contenterons de dire que, dans "Werther," comme dans beaucoup d'opéras modernes, c'est l'orchestre qui domine, que c'est l'orchestre qui chante presque toujours, ne laissant guère à l'artiste de la scène qu'une déclamation souvent très savante et qui exige de lui un art consommé, une rare science de la diction.

Il y a d'admirables passages dans "Werther" mais ils sont presque toujours livrés à l'orchestre.

La pièce commence par un chœur d'enfants, intitulée "Noël," que la direction a en l'esprit de confier à de véritables enfants, ce qui lui donne un charme tout particulier. Il a été très chaleureusement applaudi par l'auditoire qui était hier fort nombreux. La salle était, en effet, comble comme à toutes les premières.

Il y avait là beaucoup d'admirateurs qui applaudissaient ; il y avait aussi quelques critiques qui blâmaient. Nous laissons dire les uns et les autres, nous bornant à dire franchement ce que nous pensons de la pièce et de ses interprètes.

C'est, nous devons le dire tout de suite, le final du premier acte qui a assuré le succès de l'opéra. Il y a là une admirable mélodie, qui a provoqué l'applaudissemente de toute la salle.

L'air de Werther: "Ossature," qui est plein de charme, a été aussi fort applaudi.

Nous citerons encore dans le premier acte un passage qui a été très bien accueilli, l'entrée d'Albert, le mari de Charlotte. Le duo entre cette dernière et Werther, au second acte renferme des passages pleins de charme, qui ont été vivement salués par l'auditoire.

Le troisième acte est, suivant nous, le principal de la pièce. Il se passe presque tout entier entre Werther et Charlotte. Ce long duo est le morceau capital de l'œuvre de Maccenet. L'auteur y a mis toute son âme. Il renferme des passage très dramatiques, mais presque toujours confiés à l'orchestre.

Le quatrième n'est qu'une longue agonie de Werther ; c'est Charlotte qui en fait presque tous les frais. Mais il est précédé d'un admirable intermède où l'auteur a déployé toute sa science de l'instrumentation. Qu'à la première audition cette composition soulevait de telles difficultés, nous ne le croyons pas. Il faut être non seulement amateur, mais musicien de profession pour en saisir toutes les beautés, pour ne laisser passer aucun détail. Une seconde représentation fera, croyons nous, plus d'effet que la première. Nous croyons Werther appelé à un succès véritable.

Voilà pour l'œuvre en elle même. Passons aux artistes.

Les honneurs de la soirée ont été pour Mme Dargieux, (Mme Cottet) d'abord puis pour le ténor, M. Bailly.

Mme Dargieux n'a dans sa personne rien qui vous frappe, qui vous fascine, mais elle a une intelligence remarquable. La voix est bien timbrée. L'artiste en tire un très habile parti ; elle a surtout des notes graves fort belles, pleines d'ampleur, dont la valeur a doublé durant les quatre années qu'elle a passées, loin de nous. Nous pouvons affirmer d'avance que c'est une des meilleures acquisitions de la direction de cette année.

M. Bailly n'a pas une grande voix. Il a souvent de la peine à lutter contre les tempêtes orchestrales qui se déchaînent dans les moments dramatiques; mais il est réellement chanteur : il manie son organe avec art ; il dit bien et détaille avec beaucoup d'intelligence et de goût. Sa voix est d'ailleurs haut perchée et se plaît dans le registre élevé. Nous croyons qu'il est difficile de trouver dans le personnel des chanteurs de province en France un ténor qui comprenne et remplisse mieux le rôle de Werther. Il poétise son chant et c'est la première qualité nécessaire à l'homme qui a la prétention de reproduire à la scène la création de Goethe.

Mlle Jane Darcy a une jolie voix, et c'est une adroite, accorte et spirituelle artiste ; mais franchement, il nous est impossible de juger de ce qu'elle nous faire, d'après le rôle de Sophie.

Il n'y a réellement que deux rôles dans la pièce, ceux de Werther et de Charlotte.

M. Frieche est un bon acteur et un bon chanteur Il est très bien en scène; il possède une jolie voix qu'il manie habilement Son succès sont assurés pour toute la saison.

Quant à l'orchestre, il s'est vaillamment conduit. C'est lui qui a fait un grande partie le succès de la soirée.

Ce soir, "Gillette de Narbonne," avec toute la troupe d'opérette. L'œuvre est très bien montée et l'on y attend surtout Mlle St-Laurent et M. Homerville.

Mardi, pour les débuts de la troupe du grand répertoire, "La Juive."

Grand Opera House.—Ce soir, première représentation du "King's Jester" avec M. Otis Skinner dans le principal rôle. Puis viendra 'Shylock' que le même artiste interprète avec beaucoup de talent.

M. Skinner est une véritable étoile de la scène américaine ; il attire la foule partout où il passe et il a remporté ici de véritables triomphes.

C'est une semaine qui s'annonce heureusement pour le Grand Opera House.

St-Charles.—Cette semaine, la série la plus fructueuse de représentations de la saison à ce théâtre. Le Tornado ('ouragan) drame émouvant, comme l'indique d'ailleurs le titre. Il y a, entr'autres une scène de naufrage et une collision en mer qui a obtenu partout un succès d'enthousiasme. Foule ce soir, au St-Charles.

Académie de Musique.— Représentation de Elle Elisler, avec le concours de MM. Frank Weston et R. Drouet. La troupe fort bien composée, jouera cette semaine, trois pièces : "Doris," "Hazel Kirke" et "Woman's Power," trois succès assurés d'avance. Les premiers débuts de la troupe auront lieu ce soir, dans "Doris."

Concert de Mark Kaiser Quartette.—On sait que M. Mark Kaiser a, avec l'aide de MM. H. Wehrman, Emile Malmquist et C. Grisar, résolu de former un quartette, qui ne doit exécuter que de la musique classique, les chefs-d'œuvre des grands maîtres.

Le Quartette Mark Kaiser d'instruments à cordes doit donner son premier concert dans la salle des Odd Fellows, le 26 novembre. Ses exécutions dont nous avons entendu quelques unes et que nous avons pu apprécier attireront certainement, aux Odd Fellows, la foule des amateurs.

Ces excellents artistes ont obtenu le concours de Mme Marguerite Samuel, pianiste, et de Mme Malmquist, soprano.

NOTES MONDAINES

Est-il rien de plus joli qu'une jolie femme, surtout quand elle est mise avec élégance, quoi qu'en dise le proverbe anglais qui dit: "Beauty unadorned is most adorned."

Le négligé siéd à certaines femmes, assurément, mais pas à toutes. Il est évident que l'on doit chercher à s'embellir et non à s'enlaidir, et sur ce sujet donnons un petit conseil à nos lectrices.

Une femme est à son mieux en toilette du soir "evening dress" et devrait toujours se mettre ainsi pour recevoir chez elle. Le costume de ville (sa is le chapeau) est d'un goût douteux le soir pour la jeune fille qui reçoit.

Ce genre est adopté généralement au Nord, et quoiqu'il devienne en faveur dans nos raions du haut de la ville, nous voudrions le voir également partout, car les créoles élégantes ne peuvent qu'en faire ressortir les avantages.

Deux débutantes de plus pour cet hiver—Miles Stella Mendès et Georgette Chaery. Toutes deux charmantes elles ne peuvent qu'ajouter à la jolie liste de boutons de rose que nous avons déjà mentionné.

Mlle Laura Pandely demeurera maintenant avec le Dr et Mme Arthur de Roulède.

Le mariage de Mlle Clara Beugnot avec M. Jules Wogan est annoncé et aura lieu, nous croyons au mois de janvier prochain.

Les cartes annonçant le mariage de Mlle Aimée Tarrant avec M. Ed. Nathan pour milieu de novembre sont sorties. Le mariage sera suivi d'une réception à la maison.

Mme Jaquet qui vient d'arriver de Paris est qui habite maintenant chez les dames Musson de l'Avenue de l'Esplanade, a acheté la maison du Général Glynn, rue de l'Esplanade et l'habitera vers le 15 novembre.

M. et Mme John M. Baldwin sont de retour à la Nouvelle-Orléans, après avoir passé l'été sur la côte du Maine.

Il y a eu plusieurs "All Hallowean parties" au bas de la ville le 31 octobre et entre autres deux fort agréables qui se sont données une chez les dames Wogan et l'autre chez les demoiselles Roman. C'est vraiment amusant d'assister à une de ces fêtes où la superstition règne en souveraine. Il y avait quelques intimes chez les demoiselles Roman, Col et Mme A. James Miller, Mlle Lulu Béchet, ainsi que MM. Alex. Nicholas, Harry Johnson, John Hamilton, Drennan, William Harper et Lessepe Story.

M. Peter Labouisse est revenu de New York la semaine dernière.

Mlle Mamie Rashcoe de St-Louis qui vient de passer quelque temps chez Mlle Louisette Vallon est partie aujourd'hui pour son "home" au grand regret de tous ceux qui l'ont connue pendant son séjour ici.

M. et Mme A. R. Bronsseau sont partis vendredi pour Washington afin d'assister au mariage de leur frère Justice E. White.

Le cirque des amateurs est parfaitement organisé et promet de fort aimables heures aux personnes qui suivront ses représentations. Il ne peut en être autrement, car il est composé de tout ce qu'il y a de mieux en ville.

Le mariage de Mlle Céleste Philippi avec M. André Duval aura lieu en avril.

On s'est amusé on ne peut plus au "Halloween party" donné par mesdemoiselles Julia et Lily Wogan. Parmi les personnes présentes nous citerons M. et Mme A. Toledano, Mme Marguerite Rogers, Mesdemoiselles Nan Spelman, Clara Beugnot, Edna Trist, M. et Mme George Bernard, M. et Mme John Wogan, Mesdemoiselles Pitot, A. Legardeur, Josie Augustin, ainsi que MM. Jules et Charles Wogan, Marshall Wellborn, Walter Wellborn, et autres.

Mlle Myrthé Baquié, de l'avenue de l'Esplanade, a donné un très beau lunch en honneur de Mlle Rashcoe, de St-Louis.

Le table était splendide et le mets exquis.

Parmi les invitées se trouvaient Mesdemoiselles Lucie Miltenberger, Julia Branghn, Louisette Vallon, Céleste Philippi et Josie Horner.

Mme Tom. Miller ainsi que sa mère, Mme Gordon, sont parties dans le courant de la semaine pour un court séjour dans le Texas.

M. George Emile Erlanger ne passera pas l'hiver à la Nouvelle Orléans, comme il l'avait premièrement supposé.

M. et Mme Antonin Leloeg sont de retour à la Nouvelle Orléans, après avoir passé quelques jours à Spring Hill avec leurs deux fils.

Mme Paul Gelpi vient de passer quelque temps à Saint-Jean-Baptiste, chez sa fille, Mme Albert Lapiece.

Mlle Amélie Soulet du Fossat doit faire son début cet hiver.

Mlle Louise Claiborne sera chez elle le vendredi et le dimanche.

Mlle Annette Hincks doit prendre comme jour de réception cet hiver le lundi.

Mlle Louise Cabire prend le dimanche comme jour de réception. Une costume tout à fait en vogue à Paris.

Mlle Louise Schmidt a pris le lundi, comme jour de réception.

Un "All Halloween" tout à fait comme genre de surprise a eu lieu chez les dames Bouligny le 31. Parmi ceux qui ont été les surprendre nous avons remarqué Mlle Pitot, M. et Mme L. Arnauld, ainsi que MM. Cragin, Fox, Bonnecase, et autres.

Plusieurs des amis de Mlle Berthe Rauzet, de l'Avenue de l'Esplanade, ont été la surprendre dimanche passé à l'occasion de son anniversaire. Le soirée quoique impromptue a été charmante sous tous les rapports.

Le *football match* qui a eu lieu hier entre le *Tulane team* et le *Tuscaloosa team* a été très intéressant. Beaucoup de nos jeunes filles y assistaient, entre autres: Mlles Lulu Dufour, Essie Finley, Lulu et Bertha Hall et Edith Loeber. Félicitons M. Générée Dufour, le "manager" du Tulane *Team* de la façon admirable avec laquelle il dirige tout.

Mlle Adèle Berthe est revenue de Biloxi.

Le mariage de Mlle Jeanne Garidel avec M. Henri Couturié est annoncé et aura lieu prochainement.

M. et Mme Martial Lapeyre sont attendus par leurs parents, M. et Mme Frank A. Minor, pour le mois de décembre.

Mlle Jeanne Sarpy vient de passer quelque temps avec sa sœur, Mme Gustave Soulat, rue Félicité.

Mme Janin, après une absence de douze ou treize années passée à Paris est arrivée dernièrement à la Nile-Orléans. Elle pense passer l'hiver chez Mme Henri Forstall.

Mme Léon Sarpy est partie pour son habitation où elle y passera quelques jours avec son fils.

Nous félicitons Mlle Emma Bertus de son succès à la fête des dames hospitalières. Sa popularité lui a valu un superbe bracelet.

Le mariage de Mlle Marie Delery et de M. Clay Landry est annoncé pour prochainement.

FAITS DIVERS.

Température du 3 novembre 1894.
Thermomètre de E. & L. Claudel, Opticiens
No 143 rue de Carondelet
Entre Carondelet et Baronne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 heures du matin	58	13
Midi	62	15
3 P. M.	66	17
6 P. M.	64	16

Mariages, naissances et décès, inscrits au Bureau de Santé pendant les dernières 24 heures.

Hurley F. Halstead à Mme Veuve C. W. Flournoy; Arthur H. Wagner à Caroline Baker; Edward Branigan à Caroline Acker; J. A. Todd à Laura Buchman; Anthony Zeale à Mary C. Sanders; Wm. J. Johnson à Mary E. Work; D. Spurgin à Susanna Chiapella; Joseph Lestelle à Thérèse Hotesmann; John F. Haas à A. E. Ehrecht; George Gremar à L. Hebert.

NAISSANCES. — Mmes Wm P. Somelle, une fille; Geo Collins, une fille; Amis Ferrier, une fille; Millard F. Smith, une fille; S. Wormser, une, une fille; Jacob Herkhardt, une fille; Frank Wicks, une fille; Fred. Betzer, un garçon; Jas. Manger, un garçon.

DÉCÈS.—Mme Catherine Nash, 68 ans, 646 St-Andrés; Charles C. Belfour 60 ans, 17 118 Marais; Françoi Trelles, 42 ans, 41 Pitaé; Peter Tougier, 21 ans, cotn Abadie et Broussard; John Dent, 65 ans, 54 Orleans; Wm Depas Dumont, 8 mois, 258 1/2 Perdido; Mme Emily Jewell, 72 ans, Samuels, Mistelaine; James K. Benjamin, 74 ans, 218 Dryades; Lucy White, 61 jours, 213 howard; Mary Brigg, 40 ans, avenue Napoléon; Joseph Burton, 42 ans, 327 Washington; Stella Gordon, 3 ans, Tonti et Palmyre; J. C. Kiddell, 58 ans, Infirmerie Tonti; Mary Nelson, 54 ans, Epagne et St Claude; Louis Brown, 50 ans, 248 Conti.

Première Cour de Police Correctionnelle.

Samuel Eprate et Levi Washington bris de paix ; $10 d'amende ou 30 jours d'emprisonnement.

Beaty Wilson—larcin ; $250 de cautionnement pour assurer sa comparution ultérieure.

William Barker—actes de violence et bris de paix ; $250 de cautionnement.

Deuxième cour de police correctionnelle.

Louis Rioon—résistance opposée à la police, $25 d'amende ou 30 jours d'emprisonnement.

Elie Williams—ivresse et conduite tapageuse ; $10 d'amende ou 30 jours d'emprisonnement.

Ed Page—bris de paix ; amende de $25 ou 30 jours d'emprisonnement.

Manual Lewis—bris de paix ; $25 d'amende ou 30 jours d'emprisonnement.

Alphonse Martin—$25 d'amende ou 30 jours de prison.

Le Meeting de la rue du Canal.

Immense Affluence de Citoyens.

Tous les Districts de la Ville étaient Représentés.

Enthousiasme indescriptible.

Une démonstration sans précédente dans les annales politiques de notre pays a eu lieu hier soir rue du Canal, au pied de la statue de Clay.

L'aspect de la principale artère de notre ville, avait pris sa parure des jours de fêtes; partout des drapeaux, des décorations, des mâts balançant dans les airs des oriflammes aux mille couleurs, des feux de bengale jetant des lueurs éclatantes sur les devantures des beaux magasins, et comme centre à ce tableau superbe 15,000 citoyens se pressant autour de l'estrade construite en rotonde autour du monument du grand homme d'Etat.

Puis, pour rappeler plus encore les jours de joie de la métropole du Sud, une parade grandiose parcourait les environs au son des fanfares.

A sept heures et demie, le maire de la Nouvelle-Orléans, l'honorable John Fitzpatrick, déclarait la réunion ouverte et présentait au public le général Miller.

Il y a bien longtemps, a dit le sympathique orateur, que je n'ai eu l'occasion de parler en public, mais je me sois toujours considéré comme un pur démocrate et ce sera ma conviction jusqu'à mon dernier jour. On a pu rire de moi quelquefois lorsque je me déclarais un solide démocrate mais je n'en ai pas moins suivi le mouvement inauguré par le grand Calhoun.

M. Miles a rappelé ensuite ce que M. Cleveland a dit dans sa lettre à M. Wilson.

Les républicains, a-t-il ajouté, n'ont jamais mis et ne mettront jamais un droit sur le sucre Ceux qui ont abandonné le parti démocrate ont abandonné le parti qui donnait un revenu au gouvernement.

Et nous devons nous rappeler que la politique n'est pas une question d'intérêt personnel, mais une question de principes.

Puis le général ajoute : Aucun honnête homme, qui prend à cœur les intérêts du pays, ne peut croire que le parti républicain est l'ami des hommes du Sud. La Nouvelle Orléans n'oubliera jamais les conditions dans lesquelles se trouvait notre Etat lorsque le gouvernement fédéral est intervenu.

Nous ne pouvons avoir un gouvernement central, nous ne pouvons faire ce que font la France et l'Allemagne, a dit M. Miles, et si je m'explique les hommes des Etats du Nord lorsqu'ils prônent la protection à outrance, je ne comprends pas un homme du Sud se rallient à leurs idées.

Puis, rappelant le 14 septembre et ses martyrs, l'orateur s'écrie en terminant: Ne craignez-vous pas de voir revenir ces temps de malheur. Je n'ai que peu de choses dire et c'est pour être la dernière fois que j'ai l'occasion de parler en public, aussi je vous adjure de rester fidèles à vos principes.

Le gouverneur de la Louisiane, l'honorable Murphy J. Foster s'est levé au milieu des applaudissements qui ont salué le président de M. Miles.

Je suis heureux, commence le gouverneur, de voir voir en si grand nombre ce soir ; je suis heureux de voir dire que l'union règne dans les rangs du parti démocrate, des frontières de l'Arkansas à Pembouchure du Mississippi ; je suis heureux de voir annoncer que cette union conduit au triomphe du parti démocrate. Qu'a donc fait ce parti, continue l'orateur, pour permettre aux républicains de relever la tête, dans notre état ? Il n'a cependant manqué à aucun de ses engagements.

Le rappel du bill McKinley n'était-il pas inscrit dans le programme de M. Cleveland lors de la dernière campagne présidentielle ? Ne s'était-il pas engagé lui-même à provoquer ce rappel ? C'était le même cri du Maine aux rives du Rio Grande.

La prime devait donc disparaître, mais et nos sénateurs ne vous ont pas donné tout ce qu'ils eussent désiré, n'en ont-ils pas moins obtenu, tout en rappelant le bill McKinley, de sérieux avantages. (Non, ils ne peuvent pas se plaindre, crie l'auditoire.)

M. Murphy J. Foster passe ensuite en revue les efforts du parti républicain et il regrette profondément qu'un certain nombre de ses anciens amis aient cru, dans un moment de colère, devoir abandonner les rangs démocratiques.

Mais la victoire n'en sera que plus méritoire.

L'honorable Don Caffery, sénateur, a donné aux assistants un aperçu historique des différents tarifs qui ont été appliqués dans les Etats-Unis. Il a ensuite dénoncé la politique économique de McKinley, le grand prêtre de la protection.

Qu'est-ce que le Démocratie ? La Démocratie signifie un tarif de revenu pour le gouvernement.

Qu'est-ce que le Républicanisme ? Le Républicanisme signifie la protection qui enrichit quelques privilégiés.

Les autres contrées ont un tarif qui protège les intérêts de leur trésor et non pas ceux des manufacturiers. C'est à celui qui vend les marchandises du Nord qu'il convient d'être républicain, mais nous, qui vivons au milieu de la grande nature, qui pourvoyons aux besoins de toutes les parties du globe, il nous convient d'être les partisans d'un tarif de revenu, en un mot, d'être des vrais démocrates.

Les principes démocratiques des Louisianais sont à la hauteur de tous les événements, a dit l'orateur, au milieu des acclamations de la foule, et la prospérité future de notre Etat devra et sera confiée aux soins du parti démocrate

Je sais, du reste, que les principes des citoyens de la Nouvelle-Orléans sont aussi solides que le rocher de Gibraltar.

Dans un mouvement d'éloquence l'orateur jette ces mots qui terminent son discours: Et maintenant, Démocrates, revêtez votre armure et combattez pour le bien de votre Etat.

A l'honorable Don Caffery a succédé son ancien collègue, M. Jonas:

Votre présence, a dit l'ex-sénateur, à la multitude qui se pressait pour l'entendre, me prouve que vous êtes de cœur et d'âme avec le parti démocrate.

Que le sixième jour de ce mois soit celui qui vous verra défendre vos principes. Le grand Clay lui-même, s'il vivait encore serait des vôtres.

Les vrais démocrates ne placent pas leurs principes dans leurs poches, mais ils les portent dans leurs cœurs. Le gouvernement de Kellogg n'a pas duré et cet homme sont morts pour donner la liberté et la vie à leurs descendants. Aussi nous ne laisserons pas le républicanisme enlever la suprématie qui appartient à la race blanche.

Nous ne saurions pas l'orateur dans tous les arguments si puissants qu'il a développés avec une grande conviction; ils ont été salués des acclamations de la foule et c'est au milieu des ovations qu'il a quitté la tribune.

MM. E. H. Farrar, C. F. Buck et le Gén. Adolph Meyer, ont tour à tour captivé l'attention de l'assistance; leurs exposés des principes du parti démocratique leur ont gagné immédiatement les sympathies des milliers de citoyens présents à la réunion. Impossible d'être plus éloquent, plus entraînant, de faire mieux voir au peuple de quel côté sont la justice, l'honneur et la prospérité future de la Louisiane.

Et on n'était pas de simples curieux qui se pressaient pour entendre ces orateurs, adeptes quinze mille citoyens accourus de tous les points de la ville pour proclamer leur fidélité aux principes démocratiques et s'affermir à la voix des orateurs.

Note d'art.

Nous avons sous les yeux une photographie d'une remarquable exécution, un *aristo* qui représente un groupe charmant ; un âne sur lequel s'est hardiment *califourchonné* un bambin et la bonne du petit, une descendante de Cham qui a un tout jeune enfant et l'autre sur l'âne; *When shall they meet again ?*

Ce travail fait honneur à l'artiste qui en est l'auteur, un photographe hors de pair, M. J. Emile Rivoire, dont le studio vient de s'enrichir d'une fort jolie collection de portraits de personnes connues : Mlles Blanche Lamry et M. Ryner, groupe ; les enfants Yule, groupe ; Mme Dumas et son enfant, groupe ; Mlle Montagnet, miniature ; MM. Rurd, Augustin, Bonnot et Lagarde.

Tous ces portraits, s'ils n'étaient signés du nom de photographe, le seraient du fin cachet qu'il leur donne.

Arrestation d'un voleur.

Les detectives Dale et Pecora ont opéré ce matin une arrestation qui fait honneur à leur sagacité et à leur zèle.

Comme l'a passaient rue des Remparts, ce matin, vers six heures, leur attention fut attirée par les allures suspectes d'un nègre cherchant à vendre des objets qui, certainement, n'étient pas sa propriété.

Habilement interrogé par les detectives le nègre déclara se nommer Willie Lewis, sans-r communément connu aussi sous le nom de John Lucas.

Les objets, que l'on a en plus tard avoir volés, étaient rue du Canal, 547, chez M. G. A. Vanclave, ont une valeur collective de $400.

Conduit devant le juge Aucoin, Lewis s'est reconnu coupable du méfait dont on l'accusait et a été relâché sous un cautionnement de mille dollars. Dans ses aveux, le incriminé donne son nom de race, le nommant Willie Jackson et Willie Doyle, qui, assure-t-il, ont été ses complices dans la circonstance.

Le Grand Jury.

Le Grand Jury s'est réuni hier, et a ouvert plusieurs enquêtes dont le résultat ne tardera pas à être connu. Une de ces enquêtes est relative aux scènes de désordre qui ont eu lieu récemment sur la levée.

NOUVELLES A LA MAIN.

Numa Dudousset, le conseiller municipal sous le coup d'une accusation de corruption dans l'exercice de son mandat, a donné un cautionnement de $1,500 pour assurer sa comparution devant la justice le jour venu, cautionnement qu'a signé M. Pierre Bosconey.

Thomas Locke, un gamin âgé de 9 ans, qui comparaissait, il y a quelques jours, devant la Cour Criminelle, a été envoyé à la maison de refuge pour une dizaine de jours. A sa sortie de ce lieu de sûreté, il sera interné à l'asile Ste-Marie.

Le nommé Ben Garnet, l'homme de couleur qui a été blessé accidentellement avant-hier, par Henry Williams, est toujours à l'hôpital ; son état s'améliore.

Les agents de la police secrète Littleton et Stibbe ont mis hier en état d'arrestation, au coin des rues Remparts et Commune, un individu du nom de Malley Dison sur lequel pèse une accusation d'abus de confiance et de détournements de fonds.

Le mariage de bois de M. et Mme Alph. J. Mulvay a été célébré hier soir en la demeure de l'heureux couple, rue Troisième, entre Madison et Chartres.

Fête intime charmante où la plus franche gaîté a régné. M. et Mme Mulvey ont reçu des témoignages nombreux d'estime et d'affection.

A dix heures hier matin, un jeune garçon a été jeté d'une charrette à l'intersection de la rue St-Philippe et de la Grand'Route St-Jean, et une des roues du véhicule lui est passé dessus sans, fort heureusement lui faire grand mal.

A 6 heures 30 hier matin, trente hommes travaillaient au chargement des navires Austrian Prince et Iréne. Le sergent Conrad les avait sous son commandement.

Peter Randall est mort subitement hier, à six heures du soir, au coin des rues Magazine et Canal.

Sur la levée, devant la rue Bienville, hier à 3 heures de l'après-midi, Allen Griffen, homme de couleur, âgé de 21 ans, que l'on dit meurtrier de Henri Dunham, a été arrêté sous l'accusation d'être en rupture de ban.

Trois nègres d'humeur tapageuse sont entrés hier après-midi, dans la buvette de M. Bertrand Roubillou, au coin des rues St-Bernard et Tonti, et s'y sont livrés à une conduite des plus tapageuses. Ils ont échappé à toute arrestation, mais la police sait leurs noms, Charles Smith, Francis et Tom tout court.

Les importations de métaux précieux dans notre port en mois d'octobre 1894 ont été comme suit: De Honduras, à bord d'navires étrangers en argent, $64,892; du Nicaragua, en étrangers, $10,418.

Une rixe a eu lieu dans la soirée d'hier, entre Jacob Hesslo et John Taylor, au coin des rues St-Andrew et Canal, rixe au cours de laquelle Taylor a été légèrement blessé.

C'est avec un bien vif plaisir que nous apprenons que notre ami M. Eugène Cérisé, de l'encaisseur des rues North Peters et Bienville, est l'heureux père depuis le 31 octobre, d'un superbe garçon. Nous l'en félicitons sincèrement.

Grand banquet le 11 novembre prochain, à la salle de l'